

Nous n'avons pas besoin de souligner ce qu'ont de curieux les altérations de l'épisode du « petit chien », ce double du « chat ».

III^e

DEUX CONTES FRANÇAIS INÉDITS

Les deux contes inédits du Velay, dont nous allons parler, nous ont été envoyés jadis, par un folkloriste, collaborateur de la *Romania* et de *Méhusine*, feu M. Victor Smith. Ni l'un ni l'autre de ces contes n'ont été rédigés par M. Smith, d'après des notes prises au cours d'une narration orale. Les manuscrits, que nous avons sous les yeux, sont de la main des conteuses elles-mêmes, main très inexpérimentée.

Tout, dans ces deux contes, est fruste et souvent altéré, l'introduction surtout. Dans ce récit plus qu'obscur, il s'agit d'une femme qui avait deux petits garçons et « ne les voulait pas », et qui « ne voulait qu'une petite ». Elle « va en chercher une » (*sic*), et « ses petits vont au bois ». Elle dit à l'un que, « s'il y a un bâton à la fenêtre, il ne faudra pas rentrer ». Etc.

Personne, assurément, sans être familier avec les contes similaires, ne devinera, sous ces déformations, les deux traits constitutifs du thème de cette introduction : le mécontentement du père (et non de la mère) de n'avoir que des garçons, et le signe *indicateur du sexe de l'enfant qui vient de naître*, arboré par ordre de la mère.

Mais, si informés que soient nos deux contes, ils ont leur petite importance. D'abord, ils posent un jalon indiquant une des routes suivies par ce type de conte vers l'Occident, jusqu'en Bretagne. De plus, ils nous montrent, une fois de plus, qu'il ne faut pas se hâter de croire que tel épisode caractérisé, faisant partie d'un conte de tel pays et jusqu'à présent unique en son genre *dans les recueils*, ne se retrouvera pas dans d'autres pays : ainsi, un certain épisode, qui pouvait sembler la propriété exclusive du conte du Montferrat, figure, — et mieux motivé, — dans les deux contes français du Velay.

Cet épisode du conte italien, que nous avons laissé de côté à dessein, le moment est venu de le donner dans son texte :

La vieille sorcière ayant été tuée par les frères de la jeune fille, il advint que celle-ci, un jour, alla chercher de l'eau à une fontaine ;

elle y trouva une vieille qui voulut lui vendre des écuellen (*scodelle*) blanches ; mais la jeune fille ne voulait rien entendre, parce qu'elle n'avait pas d'argent. La vieille fit tant, que la jeune fille en accepta une en présent et l'emporta à la maison. Arrivèrent les frères, qui revenaient du travail et avaient soif. Et à peine eurent-ils bu dans cette écuelle, qu'ils devinrent autant de bœufs...

Qu'est-ce que cette vieille, qui donne à la jeune fille l'écuelle magique ? Evidemment, c'est la sorcière, revenue à la vie. Mais comment elle y est revenue, c'est ce que ne dit pas le conte du Montferrat. L'un des deux contes du Velay (conte B) présente beaucoup mieux les choses.

Il convient d'abord de faire remarquer qu'au Velay comme au Montferrat, l'épisode du *Chat* n'existe pas. La seule recommandation faite par les frères à leur sœur, c'est de ne pas aller chercher de feu dans une maison voisine, où habitent des « sorciers » ou « sorcières » (Velay A, Montferrat), « du mauvais monde » (Velay B).

Dans le conte B, la petite fille, étant en retard pour faire la soupe de ses frères, va chercher du feu dans la maison défendue.

Elle y trouva une femme, qui lui dit : « Qu'as-tu fait, ma fille, de venir ici ? Mon mari te mangera. — Mais il ne le saura pas. — C'est qu'il le sent. » Quand l'homme rentra au logis, il dit : « Je sens la chair chrétienne. — Personne n'est venu. — Je sens la chair chrétienne. — Que crois-tu que ce soit ? C'est cette petite, qui est venue chercher du feu. »

A midi, l'homme alla vers la petite : « Donne-moi ton petit doigt ». Et il en tirait du sang.

L'un des frères ayant réussi à le tuer, la femme « monte de là-bas » et dit à la petite : « Voulez-vous acheter « trois gamelles en or » (« trois écuellen en or », conte A) ? La petite les achète. Quand ses frères viennent manger la soupe qu'elle a servie dans les trois gamelles, à la première cuillerée ils sont « tournés en bœufs ».

C'est bien là, on le voit, l'épisode du conte du Montferrat, mais s'enchaînant bien à ce qui précède : la femme veut venger son mari par un tour de sa façon.

Parmi les contes de ce type que nous connaissons, les contes du Montferrat et du Velay sont les seuls, nous l'avons déjà dit, qui substituent cet épisode des « écuellen » magiques à celui où l'être

malfaisant se survit dans une plante pour transformer les jeunes gens en animaux.

Quant au changement en *bœufs*, nous ne l'avons rencontré jusqu'à présent, — en dehors du Montferrat et du Velay, — qu'à Malte et dans le pays basque (à Saint-Jean-Pied-de-Port) (1). Il se trouve aussi en Abyssinie, dans un conte qui n'est que partiellement du type examiné ici, mais qui, chose intéressante, a le trait de *l'épingle qui transforme* (2).

Un enchanteur enfonce des aiguilles magiques dans la tête de sept frères, qui deviennent des taureaux. Leur sœur les conduit au pâturage. Des hommes les ayant tués, la jeune fille rassemble leurs os et les enterre ; et à cet endroit, croissent sept palmiers (3).

*
* *

La dernière partie de nos contes du Velay est peu intéressante :

Pendant que la jeune fille est à garder ses bœufs dans un pré derrière la maison, vient à passer un « bourgeois », qui lui demande si elle ne veut pas « se louer » [comme servante] (se marier avec lui, conte B). Après avoir d'abord refusé, elle y consent, mais en disant qu'il lui faudra passer les nuits avec ses bœufs. Le bourgeois lui ayant demandé pourquoi, elle raconte toute l'histoire. Le bourgeois, alors, fait chauffer le four, et, la sorcière étant venue apporter sa miche à cuire, il lui ordonne de « remettre les bœufs en garçons » ; sinon, il la fera brûler dans le four. Elle fait quelques « simagrées », et les bœufs « reviennent en garçons ». Ceux-ci jettent la sorcière dans le four ardent.

Dans le conte du Montferrat, la jeune fille est épousée, non point par un « bourgeois », mais par un « fils du prince », après que d'abord elle a refusé, à cause de ses frères les bœufs. — Dans ce même conte aussi, la sorcière est finalement brûlée ; mais auparavant elle avait réussi à se substituer auprès du prince à la jeune femme, dont elle avait pris la forme. Bientôt, du reste, tout se découvre ; la sorcière est jetée dans le feu, et, au fur et à mesure qu'elle brûle, les dix bœufs redeviennent hommes.

(1) Bertha Ilg, *Maltesische Märchen*, 1^{re} partie (Leipzig, 1906), n° 38. — W. Webster, *Basque Legends* (Londres, 1877), p. 187

(2) Leo Reinisch, *Die Nuba-Sprache* (Vienne, 1879), t. 1, p. 221 et suiv., texte n° 8.

(3) Voir, pour les palmiers naissant des ossements enterrés, les remarques de notre conte de Lorraine n° 23, *Le Poirier d'or*.

Dans le conte basque mentionné ci-dessus, la dernière partie est du même genre, si ce n'est que, comme dans les contes du Velay, c'est la sorcière elle-même qui, menacée par le roi d'être jetée dans le four, rend leur forme primitive aux frères métamorphosés en « vaches ».

Ce même conte basque porte, ce nous semble, des traces du thème de la *Survivance de l'être malfaisant dans une plante* :

En retard pour préparer le souper, la jeune fille va demander du feu dans une maison où ses sept frères lui ont défendu de jamais aller. Elle y est très bien accueillie par une femme. Or cette femme est une sorcière, et elle donne à la jeune fille une poignée d'herbes, en lui disant de les mettre dans le bain de pieds que les frères prennent tous les soirs : rien, ajoute-t-elle, ne défatigue mieux. La jeune fille le fait ; mais, à peine les frères ont-ils mis les pieds dans le bassin, qu'ils sont changés en vaches.

Ces herbes ne font-elles pas penser au persil qui pousse à l'endroit où les sept frères du conte abruzzien ont enterré l'ogresse ?

Dans le conte de Malte (1), comme dans le conte basque, la jeune fille épouse un prince, de qui elle a obtenu que ses treize frères les bœufs soient emmenés avec elle dans le palais. — Ce conte est altéré en divers endroits : ainsi, un beau jour, la vieille « se repent » du mal qu'elle a fait aux jeunes gens et leur rend leur forme humaine. Mais les frères la jettent dans une chaudière de poix bouillante.

IV

LE THÈME DE « SNEEWITTCHEN » ET L'ÉPISODE DU CHIAT

La disposition, l'ordonnance de ce travail nous a fait réserver jusqu'à présent un conte kabyle qui est très intéressant, malgré une forme actuellement bien délabrée (2). Nous allons ici refaire connaissance avec un thème déjà rencontré au cours de ces investigations le thème dit de *Sneewittchen* (3) :

(1) Ce conte a été recueilli dans le dialecte arabe (fortement mélangé d'italien) que parle la population des îles maltaises.

(2) J. Rivière, *op. cit.*, p. 215.

(3) Voir *Revue*, décembre 1913, pp. 329 et suiv. ; — tir. à part, p. 95 et suiv.